III. « FAIRE CROIRE » : VALEURS ET FINALITÉS

1. « FAIRE CROIRE », EST-CE (SI) MAL (QUE ÇA) ?

Texte 1. Javier Cercas, *L'Imposteur*, 2014

Est-ce moralement légitime de mentir ? Tout au long de l'histoire, cette question a divisé les penseurs en deux grands camps : les relativistes et les absolutistes. Contrairement à ce qu'on peut supposer, car la pensée tend indéfectiblement vers l'absolu, ce sont les relativistes qui sont majoritaires, des penseurs comme Platon (qui dans *La République* parlaient d'un *gennaion pseudos* : un mensonge noble) ou comme Voltaire (qui dans une lettre de 1736 écrivait à son ami Nicolas-Claude Thieriot : « Un mensonge n'est un vice que quand il fait du mal. C'est une très grande vertu quand il fait du bien »), qui considèrent que le mensonge n'est pas toujours mauvais et qu'il est parfois même nécessaire, ou que le bon ou le mauvais côté d'un mensonge dépend des bonnes ou des mauvaises conséquences qu'il entraîne : si le résultat du mensonge est bon, le mensonge est bon ; si le résultat est mauvais, le mensonge est mauvais. En revanche, les absolutistes argumentent en disant que le mensonge en soi est mauvais, quels que soient ses résultats, parce qu'il représente un manque de respect envers l'autre et, dans le fond, une forme de violence, voire un crime, comme dit Montaigne. Mais même Montaigne, qui détestait à mort le mensonge et considérait la vérité comme « la partie première et fondamentale de la vertu », le défend dans le chapitre intitulé « Un trait de quelques ambassadeurs », se rappelant peut-être les mensonges nobles de Platon, les « mensonges officieux », ou altruistes, formulés pour le bénéfice des autres.

Autant que je sache, Emmanuel Kant est le seul à pousser le principe absolutiste de véracité jusqu'à ses limites logiques. Dans une polémique avec Benjamin Constant datée de 1797, il affirme que l'interdiction de mentir ne souffre pas l'exception. Kant a avancé un exemple devenu célèbre : supposons qu'un ami se réfugie dans ma maison parce qu'un assassin le poursuit ; supposons que l'assassin toque à ma porte et me demande si mon ami est chez moi ; dans cette situation, prétend Kant, mon obligation morale n'est pas de mentir mais, comme dans n'importe quelle autre situation, de dire la vérité : mon devoir n'est pas de dire à l'assassin que mon ami n'est pas dans ma maison, pour essayer d'éviter qu'il n'entre et ne le tue, mais de lui dire qu'il est dans la maison malgré le risque de le voir entrer et de le tuer. C'est le raisonnement de Kant et les raisons ne lui manquent pas ; la plus importante est celle issue de l'impératif catégorique, d'après lequel il faut agir de manière à ce que toutes nos actions puissent être érigées en principes universels, valables pour tout le monde. Appliqué à l'exemple précédent, cela signifie qu'à court terme, mon mensonge provoquerait peut-être un petit bien consistant à sauver la vie de mon ami mais, vu que la société est fondée sur une confiance mutuelle entre les hommes, il finirait à long terme par provoquer un mal énorme entraînant le chaos absolu. L'argument est impeccable, bien que rares soient ceux qui veuillent donner raison à Kant, même parmi les kantiens. De fait, certains ont qualifié sa posture de lunatique ou l'ont attribuée aux ravages que ses soixante-treize ans avaient produits sur ses facultés mentales ; d'aucuns l'ont même considérée comme une blague du philosophe. Il est possible que l'admirable raisonnement de Kant démontre admirablement que la logique confine à l'absurde. Dans son commentaire de ce débat paru dans *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, De Quincey accuse Kant d'être le complice virtuel d'assassinats. J'aurais bien aimé, moi, connaître l'opinion des amis de Kant sur le sujet.

1. « Dire la vérité est un devoir. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui. Voilà, ce me semble, le principe devenu applicable. » (Benjamin Constant, *Des réactions politiques,* 1797)

2. « On demandera peut-être s'il est quelquefois permis à l'homme de bien de mentir ou de dissimuler la vérité ? Je réponds que le mérite de la vérité n'est fondé que sur son utilité réelle et sur l'intérêt du genre humain ; ce mérite cesse dès que cette utilité et cet intérêt disparaissent ou ne sont que fictifs. […] Le bien est ce qui est utile, le mal est ce qui est nuisible aux êtres de l'espèce humaine ; faire ou dire ce qui est véritablement utile à l'homme est un bien ; faire ou dire ce qui lui devient nécessairement nuisible est évidemment un mal. De quelle utilité la vérité serait-elle, par exemple, pour un malade, à qui son médecin

se ferait un devoir de découvrir que son état est sans remède ? Lui dire la vérité, ne serait-ce pas de gaîté de cœur lui plonger le poignard dans le sein ? Est-il un être assez déraisonnable pour blâmer un homme qui mentirait dans la vue de sauver sa patrie, son père, son ami, ou pour se sauver lui-même ? Nous ne devons la vérité aux hommes que lorsqu'elle leur est nécessairement utile ou nécessaire, nous ne la leur devons point lorsqu'elle leur est évidemment inutile ou dangereuse. » (D'Holbach, *Essais sur les préjugés,* 1770)

2. MANIPULATION ET BÉNÉFICES PERSONNELS

2.1. Manipulation et aliénation

3. « Considérons le motif général sous lequel se manifeste l'injustice : elle a deux formes, la violence et la ruse ; au sens moral et pour l'essentiel, c'est tout un. […] [F]aire tort à un homme, c'est le contraindre de servir non plus sa propre volonté, mais la mienne, d'agir selon mon vouloir et non le sien. Si j'use de violence, c'est en m'aidant de l'enchaînement des causes physiques que j'arrive à mes fins ; et si de ruse, je m'aide de l'enchaînement des motifs […] : à cet effet, je présente à sa volonté des motifs illusoires, si bien qu'au moment où il croit suivre sa propre volonté, il suit la mienne. » (Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*,1819)

2.2. Faire croire à son profit

2.2.1. Le jeu de la séduction

4. « Promettez, promettez, cela ne coûte rien ; tout le monde est riche en promesses. L'espérance, lorsqu'on y ajoute foi, fait gagner bien du temps ; c'est une déesse trompeuse, mais on aime à être trompé par elle. Si tu donnes quelque chose à ta belle, tu pourras être éconduit par intérêt : elle aura profité de tes largesses passées et n'aura rien perdu. Aie toujours l'air d'être sur le point de donner ; mais ne donne jamais. […] Le grand art, le point difficile, c'est d'obtenir les premières faveurs d'une belle sans lui avoir fait encore aucun présent : alors, pour ne pas perdre le prix de ce qu'elle a donné, elle ne pourra plus rien refuser. » (Ovide, *L'Art d'aimer,* 1er s. av. J-C)

2.2.2. Une question d'intérêts

Texte 2. Molière, *Le Misanthrope,* Acte I, Sc. 1, 1666

PHILINTE
Je suis, donc, bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE
Allez, vous devriez mourir de pure honte,
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner, pour lui, les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements :
Et quand je vous demande après, quel est cet homme,
À peine pouvez-vous dire comme il se nomme,
Votre chaleur, pour lui, tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme :
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE
Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu, grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas, pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE
Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE
Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE
Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE
Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,

Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE
Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant, que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air, l'honnête homme, et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous, un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin, il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime, ainsi, prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence, une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue, et pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE
Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils, que l'usage demande.

ALCESTE
Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblants d'amitié :
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur, dans nos discours, se montre ;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais, sous de vains compliments.

2.2.3. Un enjeu de pouvoir

5. « Le mensonge politique est l'art de convaincre le peuple, l'art de lui faire accroire des faussetés salutaires et cela pour quelque bonne fin. Il faut plus d'art pour convaincre le peuple d'une vérité salutaire que pour lui faire accroire et recevoir une fausseté salutaire. » (John Arbuthnot, *L'Art du mensonge politique,* 1742)

6. « Gouverner, c'est faire croire. » (Machiavel, *Le Prince,* 1513)

Texte 4. Machiavel, *Le Prince,* 1532

Combien il est louable à un prince de respecter ses promesses et de vivre avec intégrité, non dans les fourberies, chacun le conçoit clairement. Cependant, l'histoire de notre temps enseigne que seuls ont accompli de grandes choses les princes qui ont fait peu de cas de leur parole et su adroitement endormir la cervelle des gens ; en fin de compte ils ont triomphé des honnêtes et des loyaux.

Sachez donc qu'il existe deux manières de combattre : l'une par les lois, l'autre par la force. L'une est propre aux hommes, l'autre appartient aux bêtes ; mais comme très souvent la première ne suffit point il faut recourir à la seconde. […] Si donc tu dois bien employer la bête, il te faut choisir le renard et le lion : car le lion ne sait se défendre des lacets, ni le renard des loups. Tu seras renard pour connaître les pièges, et lion pour effrayer les loups. Ceux qui se bornent à vouloir être lions n'y entendent rien. C'est pourquoi un seigneur avisé ne peut, ne doit respecter sa parole si ce respect se retourne contre lui et que les motifs de sa promesse sont éteints. Si les hommes étaient tous gens de bien, mon précepte serait condamnable ; mais comme ce sont tous de tristes sires et qu'ils n'observeraient pas leurs propres promesses, tu n'as pas non plus à observer les tiennes. Et jamais un prince n'a manqué de raisons légitimes pour colorer son manque de foi. On pourrait alléguer des exemples innombrables dans le temps présent, montrer combien de traités, combien d'engagements sont partis en fumée par la déloyauté des princes ; et celui qui a su le mieux user du renard en a tiré les plus grands avantages. Toutefois, il est bon de déguiser adroitement ce caractère, d'être parfait simulateur et dissimulateur. Et les hommes ont tant de naïveté, ils se plient si servilement aux nécessités du moment que le trompeur trouvera toujours quelqu'un qui se laisse tromper. [...]

Il n'est donc pas nécessaire à un prince de posséder toutes les vertus énumérées plus haut ; ce qu'il faut, c'est qu'il paraisse les avoir. Bien mieux : j'affirme que s'il les avait et les appliquait toujours, elles lui

porteraient préjudice : mais si ce sont de simples apparences, il en tirera profit. Ainsi, tu peux sembler – et être réellement – pitoyable, fidèle, humain, intègre, religieux : fort bien ; mais tu dois avoir entraîné ton cœur à être exactement l'opposé, si les circonstances l'exigent. Si bien qu'un prince doit comprendre – et spécialement un prince nouveau – qu'il ne peut pratiquer toutes ces vertus qui rendent les hommes dignes de louanges, puisqu'il lui faut souvent, s'il veut garder son pouvoir, agir coutre la foi, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Il doit donc disposer d'un esprit en mesure de tourner selon les vents de la fortune, selon les changements des situations. En somme, comme j'ai dit plus haut, qu'il reste dans le bien, si la chose est possible ; qu'il sache opter pour le mal, si cela est nécessaire.

3. UN POUVOIR DE REVELATION ET DE TRANSFORMATION DU MONDE

3.1. Un chemin détourné vers la vérité ?

7. « Avec l'amorce d'un mensonge, on pêche une carpe de vérité. » (William Shakespeare, *Hamlet,* 1601)

3.1.1. Croire avant de savoir

8. « La tendance naturelle de l'esprit humain est de croire avant de savoir. » (Gaston Bouthoul, *La Guerre,* 1969)

3.1.2. Une conception relativiste de la vérité

9. « Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût différents créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. Et nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race. Chacun de nous se fait donc simplement une illusion du monde […]. » (Guy de Maupassant, Préface de *Pierre et Jean,* 1888)

10. a. « [L]es choses sont vraies ou fausses selon la face par où on les regarde. » (Blaise Pascal, *Pensées,* 1670)
b. « [I]l n'y a pas de faits mais seulement des interprétations. » (Friedrich Nietzche, *Fragments posthumes,* 1877)

3.1.3. Les usages pédagogiques du « faire croire »

11. « Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? Sans doute il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu ; il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. » (Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'Éducation,* 1762)

3.1.4. Le « mentir-vrai » de l'art

12. « La fiction est rétive au partage entre le vrai et le faux. […] Elle est, pour simplifier beaucoup encore, le fait de l'imagination créatrice d'un homme s'accordant à lui-même la permission de tenir pour vrai ce qu'il sait pertinemment être faux, mais pourtant vrai d'une certaine façon, et attribuant à son public la capacité de savoir que ce qu'il dit est faux, d'une certaine façon, tout en étant présenté pour vrai. » (Gérard Lenclud, « Mensonge et vérité. À propos d'un article de Raymond Jamous », 2009)

13. « Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession. J'en conclus que les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes. » (Guy de Maupassant, Préface de *Pierre et Jean,* 1888)

3.2. Un dispositif créateur de réalités

3.2.1. La croyance productrice de sentiments ou d'émotions

Texte 5. Stendhal, *De l'amour,* 1822

On se plaît à orner de mille perfections une femme de laquelle on est sûr ; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. […]

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez :

Aux mines de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la taille d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. […]

En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime […].

3.2.2. Faire croire pour donner du sens à l'existence

14. « J'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin ; mais elle a bien plus grand besoin encore du mensonge qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies. Sans le mensonge, elle périrait de désespoir et d'ennui. » (Anatole France, *La Vie en fleur,* 1922)

3.2.3. Faire croire pour créer du lien et agir sur le monde

3.2.4. Tous comédiens sur le théâtre du monde

15. « Le monde entier est un théâtre et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. » (William Shakespeare, *Comme il vous plaira,* 1623)